Isabelle DELHAISE

Être institutrice primaire dans les années 1930

Les techniques de l'enquête orale appliquées à la dimension historique du milieu scolaire dans le cadre du cours d'étude du milieu de première année de l'enseignement secondaire

© Isabelle Delhaise, École normale de l'Institut de l'Enfant-Jésus, Nivelles, 1987.

ODETTE LETROYE

Interviewée le 7 avril 1986

Fiche d'identité :

Odette LETROYE (O.L.) née le 19 septembre 1916 à Pont-à-Celles.

Ma petite enfance...

Je m'appelle Odette LETROYE, je suis née le 19 septembre 1916 à Pont-à-Celles, dans le Hainaut. Enfant unique, je vis entourée de mes parents et de mes grands-parents. J'ai eu une enfance heureuse et normale.

Ma vie scolaire...

Je suis allée deux ans à l'école maternelle, puis j'ai fait six années d'école primaire dans un collège de religieuses à Pont-à-Celles, où il y avait aussi des institutrices laïques. J'ai ensuite fait mon quatrième degré (1), et mes parents ont décidé de m'envoyer à l'Enfant-Jésus où j'ai vécu ma scolarité en tant qu'interne. Mes parents venaient me voir tous les dimanches et je retournais à la maison une fois par trimestre : à la Toussaint et à la Noël, au Carnaval, à Pâques...

Ma vie d'interne à l'Enfant-Jésus :

On se levait assez tôt, vers 5 H 30, car il y avait une gare juste à côté de l'Enfant-Jésus et quand on entendait le premier train passer, il fallait se lever. On faisait sa toilette, puis on allait à la messe dans la chapelle. Ensuite, nous nous retrouvions au déjeuner. Entre-temps, il y avait de petites récréations, puis les cours commençaient vers 8 H 00. Nous avions cours toute la journée, puis une étude était organisée pour nous permettre de faire notre travail.

Le réglement était très strict et très bien suivi par les élèves. Nous allions nous coucher vers 21 H 00. Comme j'avais fait mon quatrième degré (2) avant de venir à l'Enfant-Jésus, j'ai pu entrer tout de suite en deuxième moyenne (3), et cela s'est bien passé : je n'ai jamais eu d'échec. Je n'étais pas une élève brillante, mais moyenne.

Mes relations avec mes condisciples...

J'étais assise à côté de Jenny ABBEELS (4) en deuxième moyenne et nous ne nous entendions pas très bien, mais vous savez, des histoires de petites filles.
Pour le travail en classe, elle était plus forte que moi, mais à l'enseignement, elle convenait moins bien, probablement parce qu'elle ne se mettait pas à la portée des enfants. Cela a peut-être changé quand elle a eu son diplôme, mais à ce moment-là, elle convenait moins bien.
Monsieur MALYGHEM, le père de Thimilda (5) était bourgmestre de Monceau-sur-Sambre. Il s'entendait bien avec mon père. Ils venaient nous chercher ensemble et ils nous conduisaient au cinéma, où nous allions à quatre, les mamans restant à la maison.
Quant à Mariette MERTENS (6), elle venait souvent en vacances chez moi, j'allais aussi en vacances chez elle. Puis nous nous sommes perdues de vue à nos mariages et à cause de la guerre.
Le papa de Lucie MINART (7) était inspecteur d'école primaire. Elle perpétuait donc un peu le métier familial en se lançant dans les études d'institutrice.
Germaine SERET (8) est décédée en janvier. Je n'avais pas gardé beaucoup de contacts avec elle. Je l'ai revue aux réunions que nous faisions après être sorties de l'école.

Mes souvenirs des cours à l'Enfant-Jésus...

Pour autant que je puisse m'en souvenir, tous les cours étaient sur pied d'égalité. Mais je n'ai pas beaucoup de souvenirs quant à ceux-ci.

La profession de mes parents et des personnes de ma famille...

Mon père était chef-garde aux chemins de fer et maman n'avait pas de profession. J'étais donc la première à être institutrice car toute ma famille travaillait aux chemins de fer.
Quant à ma fille, je lui ai proposé de devenir institutrice à la fin de ses humanités, car parfois on ne sait pas quoi faire, mais elle ne voulait pas entendre parler de l'enseignement, car elle n'aimait pas et puis parce qu'elle avait toujours vu son père qui était fonctionnaire et qui, quand il rentrait, avait terminé, tandis que moi, institutrice, quand je rentrais, j'avais encore des préparations, des corrections, et des réunions. Bien sûr, on a de belles vacances, mais enfin, quand on aime bien son métier, c'est un détail. Moi, j'aimais beaucoup à cause du contact avec les enfants.

Les loisirs en 1930 - 35...

Les loisirs étaient plus simples, car on ne désirait pas voyager. Mes parents préféraient rester chez eux. Pourtant, ils pouvaient le faire, car papa étant aux chemins de fer, avait des coupons de service. Mais cela ne les intéressait pas.
Ils participaient aux fêtes du village, sachant qu'ils pourraient y retrouver des amis. Il y avait également des fêtes familiales.
Mes parents n'avaient pas de loisirs bien précis. Mon père allait voir jouer à la balle pelote (9), tandis que le plaisir de maman était d'être chez elle avec ses parents, car mes grands-parents vivaient à la maison.

Le choix d'une profession...

Mes parents ont choisi mes études pour moi. Il y en a peut-être qui avaient le choix, mais moi, ce sont mes parents qui ont choisi cette profession car ils trouvaient que la situation était bien.
Ils ont donc décidé de m'envoyer à l'Enfant-Jésus, parce que c'était assez près et qu'ils ne voulaient pas que je fasse de longs trajets. C'est pourquoi ils ont choisi le pensionnat.

Ma carrière d'enseignante...

Quand j'ai eu fini mes études à l'Enfant-Jésus, j'ai fait quelques intérims, parce que la situation était un peu comme maintenant, on ne trouvait pas immédiatement un emploi. Donc, j'ai fait quelques intérims, puis j'ai été nommée à Jumet, près de Charleroi, en 1938. En 1958, j'ai dû arrêter, car je commençais de l'arthrose aux jambes. J'ai eu ma retraite. On devait avoir trente ans de carrière, mais moi, après vingt ans, j'ai eu ma retraite. Mon mari avait sa situation à Bruxelles et nous avons acheté une maison ici (10).
J'ai enseigné à Jumet dans une école catholique de quartier. J'enseignais à trois années en même temps. Il y avait deux professeurs pour l'école primaire. J'enseignais aux trois premières années et Mademoiselle BAUDCHOT (11) donnait cours aux trois années supérieures.
Donner cours à trois années, ce n'est pas toujours simple. Quand je donnais cours à une année, les deux autres avaient un travail. Mais certains cours pouvaient être donnés à tous, comme par exemple le cours de bible. De 8 H 30 à 9 H 00, il y avait cours de catéchisme et de 13 H 30 à 14 H 00, il y avait cours d'histoire sainte. Mais alors, quand on devait faire du calcul ou de la lecture, je donnais un travail à faire aux autres. J'avais environ trente enfants.
L'enseignement se groupait par quartiers, si bien que j'ai gardé mes trois années durant ma carrière d'enseignante. Il n'y avait pas assez d'élèves pour faire des classes séparées.

J'habitais la maison d'école mais j'avais quand même du travail en rentrant le soir.
Mes élèves m'aimaient bien, mais je ne sais pas si on est encore si sévère aujourd'hui.
Quand j'avais quelques moments de liberté, j'allais au cinéma, ou je faisais du vélo. Naturellement, je voyageais plus que mes parents, car nous allions à la mer.

Ma vie d'enseignante durant la guerre...(12)

Pendant la guerre, il n'y avait pas de changement dans les classes.
Mon mari, qui était allé à la guerre, était prisonnier.
Je me rappelle qu'aux vacances de Pâques, nous devions donner des couques aux enfants. Pendant que mon mari était prisonnier, je n'habitais pas à la maison d'école et je retournais tous les soirs chez mes parents à Pont-à-Celles. J'aurais bien voulu ne pas devoir revenir à Jumet pour donner des couques et j'aurais voulu que Mademoiselle BAUDCHOT, mon institutrice en chef, qui habitait sur les lieux, le fasse à ma place. Mais elle a dit : "non !".
J'avais demandé pour venir la première semaine, pour avoir congé la seconde semaine des vacances (13), mais elle a décidé que ce serait le contraire. Or, on est justement venu bombarder l'école pendant qu'elle était là. Jumet a été bombardé : il n'y a pas eu de victimes, mais des dégâts à l'école. On a eu congé en attendant que tout soit remis en ordre. Si elle m'avait laissé faire comme je le désirais, c'est moi qui aurait dû être là.
Je faisais donc l'aller-retour, Pont-à-Celles / Jumet, pour donner mes cours et assister à la messe du dimanche, car je devais surveiller les enfants à l'office.
La guerre dans mon village se vivait comme on pouvait.
Mon mari était prisonnier en Allemagne, mais j'avais des amis, qui habitaient à côté de l'école et je ne me sentais donc pas trop seule.

La vie continuait normalement. Je faisais les trajets à vélo car il y avait beaucoup de retard dans les trains.

Mes contacts avec les élèves et leurs parents...

J'ai gardé d'excellents contacts avec mes élèves et leurs parents. Je suis encore allée passer le week-end chez les parents d'une de mes élèves. Mais malheureusement, leur fille, une de mes élèves, est décédée à l'âge de 44 ans. Jumet était une très grande commune. Beaucoup de parents étaient aux charbonnages, ou bien travaillaient aux A.C.E.C. (14). Mais nous avions de très bons contacts. Il y avait une école par quartier, et dans mon quartier, j'étais une personnalité : j'étais l'institutrice. Il arrivait que des gens viennent me demander des conseils. Puis, comme c'était une école catholique, on allait aux offices.

Mes contacts avec les collègues, le directeur, l'inspecteur...

J'ai toujours eu de bons contacts avec tout le monde. Parfois, mon institutrice en chef, qui était célibataire, avait des réactions bizarres. Mais quand on allait chez elle, elle était tout à fait différente. Peut-être à cause de l'image de l'institutrice qu'elle devait donner ? Mais j'ai gardé contact avec elle et j'allais encore la voir parfois. Je suis allée à ses funérailles en juillet.
J'ai toujours eu de bons contacts avec tout le monde. Je reçois encore parfois une institutrice d'école gardienne.

L'organisation de la transmission du savoir...

Pour enseigner, je devais suivre des manuels. Les travaux de groupe n'existaient pas encore à ce moment-là. Ils étaient tous assis les uns derrière les autres à écouter l'institutrice.

Comment les élèves perçoivent-elles le passé ?

Mes élèves étaient très petites, elles avaient six, sept, huit ans, mais je ne me rappelle pas comment elles comprenaient leur passé.

L'enseignement d'hier et l'enseignement d'aujourd'hui...

Mon petit-fils est en deuxième année, et pour ce que je peux observer, l'enseignement est tout à fait différent. Ce n'est plus le même travail. Avant, ils devaient tout écrire par eux-mêmes alors que maintenant, on leur donne beaucoup de stencils et de feuilles à remplir.
L'enseignement est présenté de façon différente. De mon temps, on commençait la lecture globale (15), mais comme j'avais trois années, l'inspecteur m'avait autorisée à continuer l'enseignement traditionnel. La lecture globale était donnée sous forme de phrases, alors que moi, je détaillais encore toutes les lettres. Mais l'inspecteur jugeait que j'avais trop de travail avec la lecture globale et il m'avait donc autorisée à continuer l'ancienne méthode, tandis que mon petit garçon a appris avec la lecture globale et ses parents insistaient sur les lettres pour qu'il ait une bonne orthographe.
Par contre, en calcul, pour ce que j'ai pu observer, il n'y a pas beaucoup de différences. Peut-être qu'en classe, les choses sont présentées différemment, mais je ne sais pas.

NOTES

(1-2) Le quatrième degré est une année que les élèves ont la possibilité d'effectuer après leurs primaires. Ce degré leur permet de parfaire leurs connaissances, surtout s'ils ne désirent pas poursuivre d'études.

(3) Les moyennes sont les trois premières années d'humanités. A la fin des primaires, deux options s'ouvrent aux élèves qui désirent poursuivre leurs études : - les moyennes
- les humanités

(4-5-6-7-8) Ce sont des condisciples d'Odette LETROYE. Toutes termineront en 1935.

(9) La balle pelote est un sport basque où les joueurs, divisés en deux équipes, envoient alternativement la balle rebondir contre un mur.

(10) La maison qu'Odette LETROYE et son mari avaient achetée en 1958 a été remplacée par un groupe d'immeubles à appartements où ils habitent aujourd'hui.

(11) Mademoiselle BAUDCHOT est l'institutrice en chef de la petite école où enseigne Odette LETROYE (à Pont-à-Celles).

(12) Il s'agit de la guerre 1940 - 1945.

(13) La seconde semaine des vacances de Pâques.

(14) A.C.E.C. : Ateliers de Constructions Electriques de Charleroi.

(15) Lecture globale : méthode qui vise à apprendre à lire aux enfants en décomposant la phrase, pour passer aux mots, aux syllabes et aux lettres.

NELLY PANY

Interviewée le 8 avril 1986

Fiche d'identité :

Nelly PANY (N.P.) née le 22 février 1915 à Lillois.

Ma petite enfance :

Je m'appelle Nelly PANY et je suis née le 22 février 1915 à Lillois, près de Nivelles.

Ma vie scolaire...

J'ai fait mon école primaire à Lillois, puis je suis entrée à l'Enfant-Jésus pour faire mon école moyenne (1) et mon école normale (2).
Les conditions d'admission à l'Enfant-Jésus étaient assez sévères car je pense qu'il fallait avoir 75 % à son certificat d'études primaires.

Ma vie d'interne à l'Enfant-Jésus...

Nous ne nous trouvions pas toutes dans le même dortoir. Les primaires et les premières années de l'école normale logeaient dans des petites chambrettes séparées par des rideaux. Nous nous levions à 5 H 15 et à 5 H 30, nous pouvions aller au grenier pour y déposer notre linge sâle dans nos malles. Notre lit devait être fait, car quand nous redescendions, en silence, sous la garde d'une surveillante, nous devions ouvrir nos rideaux et les accrocher pour avoir sa chambre ouverte et en ordre, puis nous descendions en rangs et par sections à la messe, vers 5 H 45 et dès 6 H 00, tout le monde se trouvait à la chapelle pour assister à la messe. Elle durait près de trois quarts d'heure, puis nous allions au réfectoire où nous déjeunions en silence car il était interdit de parler le matin. Ensuite, nous avions droit à une petite récréation suivie d'une étude pour nous permettre de revoir nos cours. Ceux-ci débutaient vers 8 H 00, je crois.

Je me rappelle que nous avions deux heures de cours avant la récréation de 10 H 00, suivie par deux heures de cours. Nous débutions la journée par une demi-heure de savoir-vivre, du cathéchisme ou des petits cours comme cela.
Puis, au diner, nous pouvions parler un petit peu, mais seulement si nous avions été sages.
Il y avait deux réfectoires, un pour les petites, et un pour les grandes. Le diner était suivi d'une assez longue récréation durant laquelle nous nous promenions. Mais nous ne pouvions jamais être à deux, toujours seules ou à trois. Nous devions suivre les trottoirs et ceux-ci nous menaient automatiquement aux toilettes. Si nous les passions, nous ne pouvions plus y revenir. Les jours de fêtes, nous étions libres de nous promener dans le jardin et d'aller derrière la petite grotte, mais les autres jours, nous devions suivre les trottoirs.
Les cours reprenaient vers 13 H 30; nous commencions l'après-midi par un petit cours. Vers 15 H 00, les petites avaient une récréation. Nous allions goûter vers 16 H 00, puis nous avions une autre récréation suivie d'une étude jusqu'à 19 H 00.
Parfois, une heure d'étude venait s'intercaler dans notre journée, mais c'était assez rare.
Les cours étaient tous donnés par des religieuses, mise à part le professeur de piano qui était laïque.
Les soeurs se succédaient les unes après les autres : chaque fois que l'une avait fini son cours, l'autre entrait et ainsi de suite. Nous avions des petits cours au choix. J'avais choisi le piano, qui était donné par une laïque. Je ne sais plus comment elle s'appelait, mais quand elle avait la grippe, elle mangeait de l'aïl, et il n'y avait pas moyen de rester dans le local. Nous passions séparément pour lui présenter notre leçon de piano. Nous avions chaque jour une demi-heure d'étude durant laquelle nous pouvions étudier nos leçons de musique.
On passait vous chercher en classe et on vous reconduisait, car on ne pouvait circuler librement dans les couloirs.

Après le souper, nous avions une étude mais qui était précédée par une récréation assez longue que les grandes de la dernière année et les régentes pouvaient écourter pour retourner travailler. Nous allions parfois dans le petit réfectoire, où nous écoutions la T.S.F. (3). Puis nous allions nous coucher vers 21 H 30.

Les débuts de ma carrière

Quand je suis sortie de l'Enfant-Jésus, j'ai fait deux intérims. A Thines, près de Nivelles, puisque j'habitais Lillois. J'ai enseigné dans une école où j'avais toutes les classes de primaire, mais cela ne me faisait pas plus de 25 élèves. Je devais m'arranger pour que tout le monde ait eu une leçon et une correction sur la journée. Je m'occupais donc plus longtemps des plus grands et plus souvent des plus petits. Pour plus de facilités, la troisième et la quatrième étaient regroupées. Ils faisaient donc à peu près deux fois la même chose. La classe était partagée en trois : première et deuxième, troisième et quatrième, cinquième et sixième. Puis, j'ai remplacé tante Antoinette à Lillois. Elle donnait la cinquième et la sixième primaire et elle était chef d'école. C'est tout ce que j'ai fait comme intérims. Cela totalisait peut-être cinq mois d'enseignement. Ensuite, je me suis mariée et il y a eu la guerre. Je n'ai plus enseigné durant vingt-deux ans, car il y a eu la guerre, puis les enfants sont nés, et en principe, je n'aurais plus enseigné si cela ne s'était présenté brusquement. A ce moment-là, j'habitais une maison (4), mon mari travaillait à la douane de Foix-Bourdon. Il y avait dans le bureau de douane des greniers formidables. J'avais donc pu garder tous mes cours de l'école normale et les dossiers de mes intérims; puis mon mari a été transféré à Quiévrain et nous avons habité un appartement. Alors, j'ai brûlé tout ce que j'avais conservé, persuadée que cela ne servirait à rien puisque je ne m'en étais pas servie durant vingt ans.

Et puis, après vingt-deux ans, le curé de Quiévrain est venu me trouver car il savait que j'avais fait l'école normale.
A Quiévrain, il n'y avait pas d'école primaire libre pour les garçons. L'école la plus proche se trouvait à Boussu, et un car scolaire assurait le ramassage des enfants tous les jours.
Le curé avait décidé de créer une école à Quiévrain. Il voulait débuter par les quatre premières années, mais à ce moment-là, il y a eu une telle rentrée qu'il a été en panne d'enseignants.
Il s'est adressé de tous côtés pour en trouver, mais en vain.
Puis, il s'est souvenu que j'avais mon diplôme et il est venu me demander si je ne pouvais pas prendre une classe en mains.
Je ne savais pas du tout ce que j'allais lui répondre car il y avait quand même trop longtemps que je n'avais plus enseigné.
Nous avons conduit notre aînée, Christiane, à Louvain, et au retour, nous sommes passés à Nivelles pour voir la maîtresse de pédagogie. Cette dame avait deux ans de plus que moi, elle était religieuse, et elle m'a dit :"quand on a su enseigner, et toi, tu aimais bien, c'est comme quand on va à vélo, on sait toujours remonter".
Mais au retour, je ne savais pas ce que j'allais faire, et quand je suis arrivée au bureau de douane, le curé m'attendait dans la cour en me disant que je ne pouvais pas l'abandonner.
C'est pourquoi j'ai accepté, tout en lui demandant de continuer à chercher une institutrice. Je voulais l'aider mais pour un temps très court. Il avait déjà cherché tout le mois de septembre sans succès, et c'est pourquoi j'ai accepté. J'ai commencé début octobre, et lui ai demandé de me laisser huit jours pour m'organiser dans ma vie familiale et pour commencer à préparer certains cours et du matériel puisque je n'avais plus rien.
J'ai fait appel à ma tante de Lillois qui m'a fourni certains livres et une revue sur l'école qui était très bien faite car elle procurait de petits exercices comme des dictées, etc.
J'avais demandé de donner cours en troisième et quatrième.
Du fait que je les aidais, ils m'ont fait plaisir. J'ai donc commencé en octobre et j'ai fait toute l'année puisque Monsieur le curé ne trouvait personne. Mais il n'osait pas me demander de rester l'année suivante et il s'est adressé à mon mari, en promettant que ce serait la dernière année, car il connaissait

un garçon d'Elouges qui n'en avait plus que pour une année d'étude et qui pourrait me succéder. J'ai donc fait deux ans à Quiévrain en croyant, à ce moment-là, que j'en serais quitte ! Quand j'ai eu fini à Quiévrain, l'instituteur en chef d'Elouges est venu me trouver car il avait dans son école un instituteur qui dormait le lundi car il s'était trop amusé le week-end. Les inspecteurs étaient venus et de plus, il y avait une concurrence entre les écoles : la catholique et l'officielle. Cet instituteur leur faisait perdre des élèves. Alors, vers le mois de juin, l'instituteur en chef m'a contactée pour me demander de reprendre cette classe. J'ai beaucoup hésité, car l'ambiance dans l'école de Quiévrain était très familiale.
Le samedi à midi, quand on avait fini, on prenait un verre ensemble et Monsieur le curé venait. Si, à l'occasion, ils voyaient que j'avais du rôti, ils revenaient tous dîner avec moi à Boussu.
L'instituteur en chef de Quiévrain m'a dit qu'à Elouges le même esprit régnait parmi le corps professoral.
Ce qui fait que j'ai accepté, car, à ce moment-là, j'avais quand même déjà une fille mariée et cela allait mieux. J'ai aussi pu choisir les classes que je donnerais. Comme j'avais fait la troisième et la quatrième à Quiévrain, l'instituteur en chef me les a données en disant que les jeunes professeurs n'avaient qu'à s'arranger. Puis, quelques temps après, je n'ai plus fait que la troisième. De plus, ils me laissaient beaucoup de liberté parce que je venais à l'école en bus. Nous habitions Boussu, à ce moment-là. Je ne restais donc pas pour les réunions du personnel, et le samedi à midi, mon mari venait me chercher. Beaucoup de corvées m'étaient évitées, comme par exemple, les cortèges du 11 novembre et puis les fêtes et tout ce que les enfants font.

Je suis restée dans cette école durant huit ans.
J'ai donc fait dix années d'enseignement. Monsieur WAUTHIEZ, l'instituteur en chef, m'avait conseillé, au bout de sept ans, de continuer durant trois ans puisqu'on pouvait être pensionné au bout de dix ans d'enseignement. J'ai donc continué.
Puis, mon mari a été transféré à Bruxelles et comme on avait la maison des parents qui était toujours à Lillois, je suis retournée habiter à Lillois. J'ai fait ma dernière rentrée en faisant la navette tous les jours de Lillois à Elouges, parce que Monsieur WAUTHIEZ ne voulait pas que l'on sache que je partais. Il voulait que je continue à enseigner jusqu'à ce que les inscriptions soient officielles et que les élèves ne puissent plus changer d'école.
J'ai été malade durant cette période de dix ans. La personne qui me remplaçait, laissait les enfants livrés à eux-mêmes. L'instituteur en chef a dû intervenir plusieurs fois. La veille des vacances, j'avais repris une demi-journée pour que mes congés de Pâques ne comptent pas dans mes congés de maladie. Ce jour-là, les enfants ont travaillé dans le silence le plus complet. Mon remplaçant n'avait jamais vu cela : deux heures avant les vacances, les enfants travaillaient convenablement alors que les autres jours, ils ne pensaient qu'à s'amuser. L'expérience avait été tellement concluante que quand j'étais malade, je retirais les cahiers que je faisais faire aux enfants (5) et où je consignais des exemples. Je les retirais donc pour que tout mon travail ne soit pas gâché. C'était un véritable désastre car, durant un certain temps, il n'y a plus eu assez d'enseignants et on a donc fait des instituteurs accélérés : ceux qui avaient fait leurs humanités, suivaient des cours durant six semaines et obtenaient leur diplôme d'instituteur. Ils suivaient une formation accélérée.
Mais ils n'étaient au courant de rien du tout, ils ne savaient pas comment donner cours, ils ne corrigeaient pas les cahiers, tandis que nous, à Elouges, cela avait beau être très familial, c'était quand même très strict.

Le matin, nous ne pouvions commencer notre journée sans que les cahiers soient corrigés, les journaux de classe complétés. L'instituteur en chef était très sévère, et à l'occasion, il faisait relever nos cahiers ou notre journal de classe.

Le choix de notre profession...

J'ai toujours aimé m'occuper des enfants et encore maintenant, j'aime bien m'occuper d'eux.
Mes parents me laissaient libre de choisir l'orientation de mes études. Au départ, quand je suis rentrée à l'Enfant-Jésus pour faire mes moyennes, j'avais dans l'idée que je voulais faire l'école normale.

Mes contacts avec les élèves et leurs parents...

L'école d'Elouges était fort familiale et on s'occupait beaucoup des enfants. On avait donc beaucoup de contacts avec les parents. Il y avait beaucoup d'Italiens et de Polonais dont les parents étaient venus travailler dans la mine et dont les enfants étaient nés à Elouges. Il y avait un quartier d'Italiens qui logeaient dans ce qu'on appelait la nouvelle cité.
Tout le personnel de l'école s'arrangeait toujours pour les aider : si l'un décédait, ou s'il y avait une communion,... Je me souviens que j'ai donné la robe de communion de ma fille Jacqueline à une petite fille d'Elouges qui ne savait pas faire sa communion parce qu'elle n'avait pas de robe. Je ne me soustrayais pas à ces obligations parce que c'était notre devoir à remplir vis à vis des parents.
J'ai eu un petit garçon qui est mort quand j'étais en congé de maladie et cela m'a fort frappée : il n'était pas allé à l'école car ce n'était pas moi qui donnait cours. Il faut dire que la personne qui me remplaçait n'avait aucune autorité; il paraît même que les élèves montaient sur les bancs. Donc, ce garçon n'est pas allé aux cours et il est parti s'amuser près des anciens terrils. Il s'est accroché à un camion qui partait avec des déchets du terril et il s'est tué. J'en garde un mauvais souvenir, et je me sens coupable, parce que si j'avais été là, il serait venu aux cours.

Elouges était un petit village, les gens venaient facilement prendre conseil auprès du corps professoral : quand ils avaient besoin d'un conseil, ils venaient nous le demander, ou s'ils avaient une lettre à écrire, ils venaient trouver l'instituteur en chef.
Les parents savaient qu'ils pouvaient venir trouver les professeurs et que ceux-ci les aideraient dans la mesure de leurs possibilités. Il y avait des familles qui étaient dans le besoin, celle notamment, où le petit garçon est mort : ils étaient huit enfants et ils n'avaient qu'une petite table, si bien que les enfants devaient faire leurs devoirs à genoux par terre.

Y avait-il une école du "soir" pour les parents étrangers ?

Ces enfants d'Italiens et de Polonais savaient fort bien le français, ils connaissaient même le patois. Quand je surveillais dans la cour de récréation, j'étais étonnée de les entendre parler le patois borin mais parfois mieux qu'un borin, vraiment comme s'ils étaient nés par ici.

Mes contacts avec les collègues, les inspecteurs, la direction :

Nous formions une vraie famille. Nous avons tous encore des contacts les uns avec les autres malgré que nous soyons tous pensionnés.

Organisation de la transmission du savoir :

L'instituteur en chef nous laissait absolument libres de faire ce que nous voulions. Il venait de temps en temps dans la classe nous observer quand nous enseignions, mais il n'est pas venu quatre fois sur toutes mes années.
Nous formions une bonne équipe, et il savait qu'il pouvait nous faire confiance.
J'utilisais des petits cahiers pour enseigner aux élèves.
Un cahier spécifique à chaque branche : un pour la grammaire, un pour l'orthographe, un pour la conjugaison, le calcul, etc.

NOTES

(1) L'école moyenne est constituée par les trois premières années des humanités.

(2) L'école normale : études qui visent à former des enseignants. Le cycle d'études se déroulait en quatre années et pouvait débuter dès la fin des trois moyennes.

(3) Le poste avait été acheté en 1934 pour écouter la diffusion du reportage des funérailles du Roi Albert.

(4) Nelly PANY habite aujourd'hui un appartement.

(5) Les élèves avaient un cahier pour chaque branche, où ils consignaient des exemples et des règles à mémoriser (le cahier de conjugaison, de grammaire, de calcul,...).

ELISABETH LAURENT

Interviewée le 9 avril 1986

Fiche d'identité :

LAURENT Elisabeth, née le 28 juin 1916 à Farciennes.

Ma petite enfance et mon éducation

Je m'appelle Elisabeth LAURENT, je suis née à Farciennes le 28 juin 1916. J'y ai été élevée jusqu'à quatorze ans, puis nous avons déménagé à Auniézeau parce que mon père était ingénieur des charbonnages.
Nous étions cinq enfants à la maison, et j'étais la plus jeune. J'avais deux frères aînés et deux soeurs. Je vivais dans une famille très unie et heureusement, on nous aimait beaucoup. Mais les filles étaient élevées très sévèrement, elles étaient fort tenues et obéissantes, mais peut-être pas assez communicatives.
L'éducation était donc fort rigide : on passait du bras de son père au bras de son époux et j'avais peut-être trente ans quand j'ai osé aller au cinéma toute seule pour la première fois.
Mais à part cela, je peux dire que j'ai eu une enfance heureuse.
J'ai fait mon école primaire à Farciennes. Mon père travaillait aux charbonnages; alors, on nous conduisait dans un landeau attelé à l'école parce que nous habitions au Roton. Comme l'école était assez éloignée, les enfants des ingénieurs y étaient menés en voiture. La population était à ce moment-là, fort séparée.
Mais j'ai gardé de mauvais souvenirs de mon école primaire, car c'était des religieuses franciscaines qui donnaient cours. Elles étaient très sévères. Je me souviens une année, d'un professeur qui faisait des drames avec rien. Une fois, on avait levé sa jupe, et elle nous appelait et elle faisait des histoires. Pour la communion solennelle, même histoire; elles faisaient des drames avec les confessions, et puis mes parents étaient amis avec le curé, alors il fallait raconter, et on inventait presque des péchés. Mais avec mes frères et soeurs, j'ai de très bons souvenirs.

Ma scolarité à Nivelles

Mes deux soeurs et moi sommes parties à Nivelles comme pensionnaires parce qu'il y avait un autre ingénieur des charbonnages dont la soeur était directrice à l'Enfant-Jésus (1). Je crois que c'est comme cela que nous sommes allées à Nivelles. On nous a donné toutes les trois le numéro 23, parce que, à ce moment-là, plusieurs religieuses sont entrées et elles avaient toutes le numéro 23. Les soeurs espéraient peut-être que l'une d'entre nous entrerait au couvent ?
Pour pouvoir entrer à l'Enfant-Jésus, il suffisait d'avoir fait ses primaires. Ma soeur aînée a fait les humanités, mon autre soeur avait juste une année de plus que moi. Elle a commencé les humanités, mais elle n'a pas réussi; alors mes parents nous ont mises toutes les deux en moyenne. A ce moment-là, il y avait une différence entre les formations; il valait mieux faire ses humanités car alors, on pouvait aller à l'université, tandis que quand on faisait les moyennes, on ne pouvait pas. Quand j'étais à l'école normale, elles ont ouvert une pédagogie, "rue des moutons" à Louvain. J'aurais voulu y aller, mais ce n'était pas possible puisque je n'avais pas fait les humanités. De plus, tous les week-end, les jeunes filles qui faisaient leurs humanités pouvaient retourner chez elles tandis que les autres élèves devaient rester là. On avait fait une dérogation à celles-ci car il y avait une école officielle à Nivelles où les humanistes retournaient toutes les semaines; alors, pour ne pas perdre d'élèves, les soeurs de l'Enfant-Jésus ont modifié le réglement. Les autres élèves rentraient le 15 septembre et ne retournaient plus chez elles avant la Toussaint, puis la Noël, après la messe, puisque c'était la fête de l'Institut. Mais la messe de Noël constitue un bon souvenir, parce que ce jour-là, nous étions gâtées, un spéculoos le matin, et un vin chaud après la messe.
C'était parfois long, un mois et demi sans retourner; j'ai quelques souvenirs tout en m'étant bien amusée avec mes compagnes, mais c'était parfois un peu lourd le dimanche.
Le samedi et le dimanche, nous avions nos devoirs et un peu d'étude, puis nous faisions des dessins, des cahiers de poésie que l'on se passait et que l'on décorait. Mais les week-end étaient parfois longs.

Alors, nous lisions, parce qu'il y avait une bibliothèque; on avait les fameux "Tom PLAYFAIR, PERCY WYNN," tous les livres de scouts avec une certaine idéologie de générosité. La journée du dimanche était coupée par la messe, et par les vêpres... Pendant la semaine, nous suivions des cours. Ils avaient évidemment tous leur importance : les mathématiques, le français, la pédagogie...
On avait un professeur de français qui fermait les rideaux quand elle devait déclamer quelque chose d'un peu libre, pour créer une ambiance.
En flamand, on avait une petite soeur qui était très sévère mais qui enseignait très bien. Grâce à elle, nous avons appris le flamand. Il y avait même un cours supplémentaire donné par soeur Flavie et qui nous permettait, si on passait l'examen, d'enseigner en région flamande. J'aimais beaucoup les mathématiques, le français, l'histoire et la géographie. J'ai également suivi des cours de peinture et de dessin, mais toujours de la copie, jamais nous n'avons été dehors pour peindre selon la nature. On donnait également des cours de piano que j'ai suivis durant un an, mais je n'étais pas très douée, alors j'ai préféré faire de la peinture avec soeur Marguerite-Marie. Il n'y avait pas vraiment des options comme aujourd'hui, mis à part le flamand qui nous permettait d'enseigner en région flamande, et des cours sur le Congo. Nous avons été passer un concours national. Renelde et moi avons passé cet examen, elle a été deuxième et moi neuvième sur deux cents personnes. Cela constituait une formation intéressante. A ce moment-là, beaucoup de personnes partaient au Congo. Les soeurs de Nivelles sont d'ailleurs parties. Nous sommes allées à Anvers pour leur départ en trente-trois ou trente-quatre. Elles ont fondé une maison à Bafwabaka.
Deux amitiés ont marqué mon passage à l'Enfant-Jésus, Germaine SERET qui était mon amie d'escapades, tandis que Renelde était mon amie de sagesse car elle était plus posée et plus sage. Tandis que Germaine et moi, nous partions dans les greniers pour fumer une cigarette, et à ce moment-là, nous avions l'impression d'accomplir un acte d'héroïsme et

d'indiscipline notoire. A cette époque-là, nous étions assez tenues. Nous ne disposions pas de toutes les nouvelles; la Directrice profitait du fait que nous soyions réunies au réfectoire pour venir nous annoncer les nouvelles un peu spéciales. Elle est venue nous annoncer la mort du roi Albert. Parfois, la soeur Directrice nous appelait séparément pour voir si une vocation religieuse ne s'éveillait pas en nous.

La vie de famille

Mon père était jeune ingénieur des charbonnages, il descendait deux fois par jour dans les mines et une fois le dimanche. Je l'ai toujours connu avec des yeux noirs. Il avait beaucoup d'activités mais il avait le temps, le dimanche, de se consacrer à autre chose. Il jouait à des jeux de société, aux cartes, aux dames. Nous avons eu la radio, nous passions des disques, on allait parfois se promener dans cette fameuse voiture des charbonnages. Et puis, mon père aimait beaucoup les voyages; nous avons été à la mer, à Paris, à Lourdes. Mais il voyageait toujours en famille. Il aimait le théâtre. La famille de maman habitait Farciennes, or ils étaient douze et sept restaient en vie. J'avais donc beaucoup de cousins et cousines. C'est une vie qu'on a beaucoup moins aujourd'hui du fait que les familles sont moins grandes, mais, le dimanche, nous allions chez mon grand-père. Il était entrepreneur, et tous ses fils travaillaient dans l'entreprise avec lui. C'était donc des loisirs fort familiaux. Aujourd'hui, quand je vois mes petits-enfants, ils ont leurs amis et ils les invitent chez eux tandis que moi, je n'ai pas souvenance d'avoir invité une amie d'école primaire. Quand j'étais à Nivelles, Renelde est venue à la maison. On se tournait plus vers les cousins et cousines.
Parfois, nous sortions avec mes frères en soirée. Jamais toute seule, et s'il y avait un deuil dans la famille, on n'y allait pas. C'est bien simple, quand je me suis mariée, ma belle-mère venait de mourir et je me suis mise endeuil pour me marier.

Et après l'Enfant-Jésus...

Après avoir quitté l'Enfant-Jésus, je n'ai pas enseigné, j'ai juste fait un intérim d'un mois mais je n'aimais pas l'enseignement.
Je m'en suis aperçue au moment où on a commencé à donner des leçons. J'aimais bien les cours mais pas l'enseignement, mis à part pour les grands enfants de dix à douze ans, mais les petits, je ne m'en sentais pas très proche. A la fin de mes études, je n'étais pas fâchée de ne pas devoir enseigner.
J'ai donc suivi des cours; j'aurais voulu être infirmière mais mes parents n'ont pas voulu parce que ma soeur aînée l'avait été et cela avait abîmé sa santé.
A cette époque-là, elles faisaient leurs études, avaient des gardes de nuit et étaient très mal nourries. Ma soeur a abîmé sa santé et mon père n'a donc pas voulu que je commence. Alors j'ai suivi des cours de garde-malade pendant un an, et puis je me suis mariée en 1937.
J'ai épousé un médecin et à cette époque-là, les femmes ne travaillaient pas, si ce n'est avec leur mari. J'habitais une grosse maison et quand mon mari est décédé, j'ai loué les bureaux à trois médecins. J'ai découvert trois façons différentes de travailler : la première était tout à fait moderne: c'est lui qui ouvrait, qui répondait au téléphone, qui nettoyait les instruments; le deuxième, sa femme était là avant, pendant et après : elle venait tout préparer, elle était là pour l'aider vraiment comme à l'ancienne; le troisième, c'était un peu mitigé. Mais il y en a un dont je n'ai jamais vu la femme car elle travaillait, alors que nous, nous étions là à attendre à la porte, et c'est seulement vers la fin, avec l'apparition du parlophone, que nous avons été un peu libérées.
Plus tard, j'ai fait un cours de secrétariat médical, car mon mari était souffrant et il a dû arrêter un moment de travailler. Il était très nerveux et il trouvait que je ne pouvais pas l'aider efficacement. Alors j'ai fait ce secrétariat. Du fait qu'il avait été malade, sa clientèle avait fort diminué, et il

s'est tourné vers le contrôle des salaires hebdomadaires garantis. Il n'était donc plus dérangé la nuit et sa santé s'est améliorée.

En ce qui concerne la fin du questionnaire, je ne puis vous aider, car je n'ai pas enseigné.

NOTE

(1) La directrice, à ce moment-là, est Soeur Marie-Louisa.

MARIA RAMBOUX

Interviewée le 10 avril 1986

Fiche d'identité :

Je m'appelle Maria RAMBOUX (M.R.), et je suis née le 26 septembre 1916 à Pont-à-Celles.

Ma petite enfance...

Je m'appelle Maria RAMBOUX, je suis née le 26 septembre 1916 à Pont-à-Celles où j'ai été élevée.
J'ai fait mon école primaire à Pont-à-Celles chez les soeurs. Puis, en sixième primaire, je suis partie à l'Enfant-Jésus. J'ai vécu une enfance tout à fait ordinaire. J'étais élevée par des parents très rigoureux et très stricts. C'est pour cela que, dès la sixième primaire, je me suis retrouvée à l'Enfant-Jésus, parce qu'ils trouvaient que j'étais trop dissipée et que je ne suivais pas bien les cours. Alors, on m'a mise en pension; ce qui a été très difficile pour moi, au départ.
Je me suis habituée très difficilement à la vie de pensionnaire. Pourtant, ma soeur, de quatre ans mon aînée, y était aussi.
Mais je m'y suis habituée très difficilement car la vie y était très stricte.

Les loisirs en 1930...

Mes parents n'avaient pas beaucoup de loisirs, si ce n'est les loisirs que mon père procurait aux habitants du village. Il avait un cercle de conférences, où il invitait des gens qui venaient donner une conférence, un dimanche. Celle-ci était suivie d'une séance récréative.
Mon père s'occupait de beaucoup de choses, notamment toutes les oeuvres catholiques. Ce qui fait que nous le voyions très rarement. Je voyais mon père quand il arrivait pour le souper, car après cela, il partait à ses réunions.

Alors, quand il y avait quelque chose qui n'allait pas bien, je n'étais pas là pour l'heure du souper. Et c'est pour cela, que j'ai été mise en pension en sixième primaire, car je parvenais à me soustraire à la surveillance et à la discipline.

Pour pouvoir entrer à l'Enfant-Jésus...
Ma vie d'interne à l'Enfant-Jésus...

Il fallait être en ordre au point de vue scolaire pour pouvoir entrer dans l'année où vos parents se proposaient de vous mettre. Il n'y avait pas d'examen d'entrée.
Il y avait un réglement à l'Institut qu'il fallait suivre à la lettre.
On commençait l'année au mois de septembre. On avait congé à la Toussaint et à Noël. Je crois que nous avions encore un petit congé vers la Saint-Nicolas.
Mais une fois que l'on rentrait à l'internat, on y restait au moins six semaines. Nous étions tout le temps pensionnaires. Toutes les élèves étaient internes mises à part de très rares exceptions, comme Irène LECLERQ qui habitait Nivelles et dont les parents étaient morts. A la fin de ses études, elle était autorisée à rentrer chez elle.
Nous étions presque toujours en classe. Cette étude était entrecoupée par de petites récréations mais cela durait jusqu'à sept heures du soir, l'heure du souper.
Nous pouvions suivre quelques cours particuliers. Je m'étais mise à la pyrogravure et au cuir repoussé. Mais c'était plutôt exceptionnel.
J'ai faitun peu de piano aussi. De temps à autre, nous partions nous promener en ville par rangs de trois, encadrées par les soeurs.
Ah ! c'était la vie très stricte, mais je dois dire que je ne le regrette pas. Pour ma soeur, cette période a été très pénible, mais moi, une fois passé le temps d'acclimatation, je me suis très bien amusée à l'internat et j'en garde un très bon souvenir. Quant à ma soeur, elle ne s'y est jamais faite

et je me rappelle qu'à la veille de chaque rentrée, je l'ai toujours vue pleurer.
Et pourtant, nos parents venaient tous les dimanches pour nous voir et nous sortir en ville. C'était formidable.
Maman était femme au foyer, elle ne travaillait pas et elle nous gâtait un peu, tandis que papa était très sévère et exigeant.

La profession de mes parents...

Mon père était inspecteur au Ministère des Communications.

Le choix de ma profession...

C'est mon père qui a choisi ma profession. Quand j'ai eu fini les trois années d'école moyenne, j'ai demandé à mon père si je pouvais ne pas faire mes études d'institutrice. Parce que c'était comme cela, il avait décidé que je serais institutrice comme ma soeur.
Je lui ai dit que je voulais être infirmière. Il m'a regardé, étonné, et il a convoqué le médecin de famille, qui était un ami.
Il lui a dit : "voilà ! Maria veut être infirmière. Qu'est-ce que vous en pensez ?" Et le médecin qui était très âgé m'a regardée et m'a demandé : "tu voudrais aller nettoyer le derrière des gens ?".
Mon père a décidé sur le champ que je ferais des études d'institutrice. J'ai donc fait ces études parce que je devais le faire. C'est pour cela peut-être que je n'ai jamais aimé l'enseignement. Quant à ma soeur, elle n'a jamais dû enseigner un jour.

Les débuts de ma vie professionnelle...

J'ai professé tout de suite à Tubize, chez les soeurs de la rue de Mons. Ensuite, une place s'est libérée à Pont-à-Celles, et mes parents ont demandé que je puisse l'obtenir. J'y suis restée jusqu'à mon mariage, parce que, à ce moment-là, on brodait encore son trousseau soi-même. Alors, comme je n'aimais pas enseigner, j'avais demandé à mon père si je pouvais broder mon trousseau.

Durant cette année-là, j'ai encore fait un ou deux intérims. Mais je n'ai jamais aimé enseigner. J'ai professé seize ans, en espérant chaque fois que ce serait la dernière année. Ce qui est malheureux !
Heureusement, quand j'étais dans ma classe, cela me plaisait de donner cours. Mais il ne fallait pas que l'on me parle de l'école en-dehors de la classe.
J'étais plutôt une mère de famille qu'une institutrice.
J'ai très souvent pris en charge des premières et des deuxièmes années.
Après cela, je me suis mariée. Et j'ai encore un peu enseigné parce que mon mari était rappelé. Il a été prisonnier pendant la guerre de 1940. J'ai donc enseigné jusqu'à son retour (1).
Mais après cela, je n'ai plus enseigné avant 1946. A cette époque-là, mon mari est mort. Je suis partie en Allemagne, enseigner aux enfants des forces d'occupation.
Puis, je suis partie au Congo où j'ai enseigné jusqu'en 1953.
Je suis revenue en Belgique où je me suis remariée.
Malheureusement, mon mari est mort quatorze mois plus tard.
Je suis donc repartie au Congo, où j'ai enseigné jusqu'en 1961.
Après cela, j'ai trouvé que j'en avais fait assez, et je suis revenue en Belgique où j'ai ouvert un home pour les enfants abandonnés.
Le premier home fut ouvert à "la Fermette". On y prenait les enfants par famille; garçons et filles pour qu'ils soient élevés en famille.

<u>Après ma carrière d'enseignante...</u>

C'est en 1961 que tout s'est joué. A ce moment-là, il y avait les fameux événements du Congo. Je connaissais un inspecteur dans l'enseignement, qui avait été professeur de mon premier mari. Il ne voulait pas que j'y retourne. De plus, il n'y avait plus d'études suffisantes au Congo pour mes deux enfants. Donc, ils ne pourraient pas repartir avec moi.
Je ne pouvais par repartir avec la situation telle qu'elle se préparait là-bas.

J'avais, l'année d'avant, acheté cette vieille fermette à Maffle et je l'avais fait restaurer. Cet inspecteur m'a convaincue d'aller chercher une place d'enseignante à Brugelette (2).
J'ai donc été trouver la directrice; celle-ci savait que je n'avais pas la fibre de l'enseignement, c'est pourquoi, elle m'a proposé d'ouvrir un home.
Et c'est comme cela, que j'ai débuté, avec une maison et treize enfants. Très vite, nous avons dû ouvrir deux autres maisons, car nous avions soixante-cinq enfants.
Les enfants qui avaient besoin d'enseignement spécial allaient à Brugelette tandis que les autres allaient à l'école du village ou bien à Ath, suivant leur degré de développement.
J'ai des enfants qui ont fait l'université : j'ai une avocate, une kinésithérapeute, une infirmière. ILs suivaient leurs désirs.

Mes contacts avec les élèves et leurs parents ...

D'après mes souvenirs, dans mon village, les parents ne s'intéressaient pas très fort aux études de leurs enfants. Il n'y avait pas beaucoup de contacts entre l'institutrice et les parents. C'étaient des enfants de fermiers et d'ouvriers pour la plupart, et ils ne suivaient pas bien leurs enfants.
Quand je croisais les parents, ils me disaient toujours gentillement bonjour, mais beaucoup ne me demandaient pas comment leurs enfants "marchaient" à l'école.
Quand je rencontrais des parents, bien souvent, j'en profitais pour leur parler, si leur enfant avait un problème.
D'ailleurs, la plupart de ceux-ci ne continuaient pas d'études après leur école primaire. Ils allaient à l'usine ou à la ferme.

La guerre, est vécue dans mon entourage...

La guerre a été très douloureusement ressentie par mon entourage, car beaucoup de papas étaient retournés à l'armée.
C'est pour cela que j'ai recommencé à enseigner.
Il fallait remplacer les instituteurs qui avaient été rappelés.
Mais la scolarité se déroulait tout à fait normalement, il n'y avait aucun problème de ce côté-là.

Les rapports d'autorité : mes contacts avec les collègues, le directeur et l'inspecteur...

Je dois dire que je n'ai pas eu à me plaindre des rapports avec les collègues. Ils étaient bons partout. Avec le directeur, naturellement, il y avait un peu plus de distances. Mais nos contacts étaient très bons. En Belgique, quand l'inspection venait, ils inspectaient la classe, et puis on ne les revoyait plus. Tandis qu'au Congo, l'inspecteur était dans la même ville. Donc, on se rencontrait forcément. Mais les rapports étaient très cordiaux.

La transmission du savoir...

Je me suis souvent occupée de la première année. Il fallait donc que je leur apprenne à lire. Pour cela, j'utilisais la méthode analytique, c'est-à-dire que les élèves décomposaient les mots en lettres et en sons. Un peu le même procédé que la lecture gestuelle mais sans les gestes. Entre ces deux méthodes, il y a eu la "lecture globale". Je n'ai jamais voulu enseigner cette méthode, car je trouvais que les élèves qui avaient suivi cette méthode n'avaient pas d'orthographe pour commencer leur scolarité. Et puis, ils lisaient beaucoup moins vite. Je suis parvenue à faire lire mes élèves presque couramment à Pâques, tandis que l'instituteur dans la classe voisine, utilisait la méthode de lecture globale, et ses enfants ne savaient pas lire à la fin de l'année. Alors, c'est en deuxième année qu'on accumule du retard. Je n'ai jamais voulu l'appliquer. Quand j'étais au Congo, j'ai eu un inspecteur qui m'a dit : "vous avez presque très bien. Vous auriez très bien si vous utilisiez la méthode globale". L'enseignement en Belgique n'était pas différent de celui du Congo. J'ai commencé presque avec l'enseignement officiel au Congo. C'était pareil à la Belgique, mais nous avions quand même plus de matériel didactique là-bas. Pour enseigner le calcul, nous avions la méthode Schneider qui fonctionnait comme ceci : par quatre points : quatre, quatre et deux.

En français, nous avions des manuels de cours avec la méthode de lecture analytique. En Belgique, il n'y avait pas vraiment de matériel didactique.
Malheureusement, je ne sais pas où j'ai mis tout ce matériel. Il doit se trouver dans un coffre, mais je n'en ai de toute façon pas besoin.
Au Congo, le matériel appartenait à l'école. Chaque enfant disposait de ses tablettes et de ses pions. J'ai rencontré beaucoup de difficultés dans mes classes au Congo, car j'avais beaucoup de nationalités différentes dans mes classes. Il fut une année où j'en avais vingt-trois sur une quarantaine d'enfants. Je rencontrais donc des problèmes au point de vue de la langue, d'aide aux enfants dans les maisons,...
C'était assez difficile. J'ai même eu des chinois.
Alors, quand les noirs ont été admis dans les écoles, c'était encore autre chose, car avant, je n'enseignais qu'aux blancs. Mais ce n'est que dans les toutes dernières années, que les noirs qui vivaient à l'européenne, ont pu venir dans les écoles européennes. Encore fallait-il qu'ils le prouvent.
Il y avait des écoles pour enfants indigènes, tenues par des religieuses, des missionnaires, ou des instituteurs blancs, mais où il était très difficile de se procurer du matériel; comme papiers, crayons,...
J'ai un très bon souvenir de mes années du Congo, en-dehors de l'école toujours, car entre collègues, c'était très sympathique.
Je regrette ce temps-là, mis à part l'enseignement.

NOTES

(1) Le mari de Maria RAMBOUX revient le 8 décembre 1940 avec le contingent des médecins.

(2) Brugelette est un institut d'enseignement spécial qui se trouve tout près de Maffle.

RENELDE FRANCOIS

Interniewée le 14 septembre 1986

Fiche d'identité :

Je m'appelle Renelde FRANCOIS (R.F.) et je suis née le 10 octobre 1916 à Warmy-Fontaine, dans la province de Luxembourg.

Ma petite enfance...

Je m'appelle Renelde FRANCOIS et je suis née le 10 octobre 1916 à Warmy-Fontaine, près de Neufchâteau, dans la province de Luxembourg. C'était le seul village de cette province à être un village d'ouvrier. Il y avait des ardoisières. C'était donc une commune très spéciale parmi les communes agricoles de la région. J'ai d'excellents souvenirs de ma petite enfance. Papa et maman étaient tous les deux instituteurs dans les communes des Ardennes. Papa était très grand, maman pas tellement. Tous les deux étaient très "ancien style". Maman, entre autre, avait une autorité incroyable. Elle a enseigné à Warmy-Fontaine durant plusieurs années, et jusqu'en 1920. Après cela, elle a été nommée à Neufchâteau. Je suis née en 1916, et j'ai donc vécu encore quatre ans à Warmy-Fontaine. Maman y était considérée d'une façon merveilleuse. Quand on parlait d'elle, on disait "Madame".
Papa, lui, enseignait dans une autre commune : à Longlier près de Neufchâteau, là où se trouvait l'arrêt de gare du chemin de fer (1).
En 1920, maman a été nommée à Neufchâteau dans une école où il y avait plusieurs institutrices (2). Papa enseignait dans une école mixte. Tous les deux ont eu, jusqu'en 1960, septante élèves en hiver.

En été, c'était différent, les enfants ne pouvaient pas aller à l'école, car ils aidaient leurs parents aux champs et à la ferme. En 1920, nous sommes venus habiter à Neufchâteau, qui était une petite ville de trois mille habitants, ce qui était déjà très différent.
Comme maman était à l'école toute la journée, nous avions toujours une jeune fille qui s'occupait de mon frère et de moi. Je me souviens d'une de ces jeunes filles que mon frère appelait "maman didie". Elle s'appelait Marie, mais il l'appelait comme cela parce qu'elle était toujours avec nous. Elle nous élevait. Nous habitions dans le logement de l'école, qui à Warmy-Fontaine était très sévère : de grandes pièces, une grande chambre au-dessus des salles de classe. Très froid et spécial ! A Neufchâteau, nous avons également profité d'un logement d'école, dans ce qui est aujoud'hui une annexe de l'Athénée de Neufchâteau. Cela a été repris plus tard par l'école moyenne. Nous y avons logé jusqu'en 1926, puis, mes parents ont acheté une maison pour ne plus vivre dans ces logements d'école.

<u>La personnalité de mes parents...</u>

Maman était une personne très autoritaire, et elle n'élevait jamais la voix. Elle regardait. Elle avait des yeux gris-verts qui parlaient pour elle, et elle obtenait une discipline incroyable. Tout le monde l'aimait et l'adorait.
Papa avait une autre discipline. Il était plus doux, moins autoritaire, mais il avait un contact merveilleux, et quand ses anciens élèves en parlent, ils se souviennent de sa gentillesse, de sa douceur et de son autorité calme. Mais quand il se mettait en colère, alors c'était terrible.
Moi, enfant, j'ai toujours préféré le contact avec papa, parce que maman était trop autoritaire et il y avait une barrière entre nous.

Mes débuts à l'école primaire...

Avant deux ans, j'étais sur les bancs de l'école. Maman me prenait avec elle. Mon frère est né quand j'avais deux ans et demi.

Comme elle me prenait à l'école, elle avait dû prendre une autre petite fille du village, la petite Elia.

Je dois dire que nous n'étions pas très faciles et gentilles. On perturbait un peu la classe où il y avait tous les degrés, et où se retrouvaient des élèves de tous les âges : de six à quatorze ans.

Parce qu'à cette époque-là, on traînait sur les bancs jusqu'à quatorze ans. Il n'y avait pas de quatrième degré dans cette école-là.

Une fois arrivés à Neufchâteau, j'ai fréquenté le jardin d'enfants de Neufchâteau, ce qui était tout à fait différent.

A six ans, je me suis retrouvée dans la classe de maman. Cela a été un drame, parce que j'étais la fille de "Madame". Je ne l'appelais pas maman mais "Madame".

Un phénomène très étrange s'était produit en moi : une fois à l'école, ce n'était plus maman qui était devant moi, mais bien une institutrice, à tel point que quand les autres petites filles venaient raconter à maman ce qui se passait à la maison, moi aussi, je lui racontais ce qui se passait dans le ménage de papa et maman. Elle jouait le jeu et acceptait car je devais me défouler et raconter comme les autres.

Ce sont deux années qui m'ont laissé un très mauvais souvenir, parce que je n'étais pas classée, étant la fille de la maîtresse d'école. Donc, puisque je n'avais pas droit à un classement, je ne travaillais pas, alors qu'il s'est révélé que j'étais la meilleure élève de la classe. Ce n'est qu'en troisième année, quand j'ai eu une autre institutrice, que je me suis révélée moi-même.

Ce que j'aimais beaucoup, c'est que nous étions toute une classe de filles. Nous étions à peu près nées toutes à la même époque.

Ce qui est très bizarre, c'est que nous sommes restées amies, et aujourd'hui, nous continuons encore à nous voir. Tout le monde s'est regroupé autour de moi, car maman était l'institutrice qui leur avait appris à lire, à écrire et à tricoter.
C'est le souvenir de maman qui nous a liées. Pour mes deux dernières années de primaire, j'ai eu Mademoiselle Laure.
J'en garde un souvenir merveilleux. Elle avait une autorité incroyable. On tremblait et on n'osait pas bouger. Mais elle était très efficace au point de vue de l'enseignement.
Quand nous sortions de sa classe, on savait écrire sans fautes.
Nous connaissions notre histoire sur le bout des doigts.
Elle n'était pas du tout catholique ou chrétienne, mais tout en étant athée, elle nous donnait des leçons de cathéchisme et de bible extraordinaires.

Mes moyennes à l'Athénée de Neufchâteau...

Après mes primaires, je suis entrée à l'Athénée de Neufchâteau qui était mixte depuis deux ou trois ans.
L'Athénée n'était pas complète. Il y avait le cours supérieur de modernes, mais ceux qui désiraient faire les latines devaient partir ailleurs. Ce n'est que quelques années après, que l'Athénée a été complète. Je suis donc restée là trois ans.
IL y avait plus de garçons que de filles. Après cela, je suis allée à Nivelles. Pourquoi Nivelles ? Parce que maman y avait été.

Mes débuts à Nivelles...

Nivelles était très difficile d'accès pour moi. Les distances étaient très longues. J'y suis arrivée en 1931. J'allais avoir quinze ans. J'ai commencé l'école normale.
J'y ai retrouvé celles qui sont sur votre liste et d'autres, car j'ai l'impression que nous étions plus nombreuses que ce que vous avez là.
Votre liste reprend vraiment le noyau final de quatrième normale.
Nous étions, au cours de la première année, dans une très grande salle qui donnait du côté de la gare. On ouvrait la porte, et derrière se trouvait la classe de troisième normale. En deuxième normale, nous étions dans une classe qui donnait du côté de la cour. La porte s'ouvrait sur la classe de

quatrième normale.

Ma vie d'interne...

J'étais interne à cent pour cent. Je ne rentrais qu'à la Noël. Mes parents sont venus me voir à la Toussaint, et je suis rentrée à la Noël, puis à Pâques, puis aux grandes vacances.

A ce moment-là, nous étions presque toutes internes. Les externes n'existaient pas, mises à part quelques nivelloises qui arrivaient le matin et qui repartaient le soir. Elles étaient peu nombreuses. Les autres élèves étaient internes. Elles étaient réparties en trois dortoirs. Soeur Marie-Zoé s'occupait du dortoir des petites de l'école primaire et des moyennes. Elle était si gentille ! Je suis tout de suite passée au deuxième dortoir. Il était composé de chambrettes en bois avec des petites portes. Puis, il y avait le dortoir des grandes au troisième, où les lits étaient séparés les uns des autres par quatre rideaux blancs.

A un moment donné, il y a eu trop d'élèves au troisième, si bien que quelques filles de la région du Luxembourg se sont retrouvées cantonnées dans un petit dortoir annexe. Nous étions cinq ou six à avoir trouvé refuge dans ce dortoir de fortune. Une religieuse dormait également avec nous. Elle habitait dans la région de Florenville, si bien qu'elle faisait également les trajets en train avec nous.

On montait au dortoir vers 20 H 30 et nous devions vite nous préparer pour la nuit. Les armoires étaient le long du mur. Nous avions chacune une armoire avec une penderie et deux rayonnages, et également une malle au grenier.

Quand la cloche sonnait, nous devions nous mettre au lit. Puis la religieuse ouvrait notre porte et elle venait nous dire bonsoir.

La première religieuse qui s'est occupée de moi, c'était Soeur Marie-Emilie. Elle venait toujours nous faire un gentil sourire, ce qui était très précieux, le soir avant de s'endormir,

surtout quand on venait de loin comme moi et qu'on pleurait les premiers jours. Elle était vraiment rassurante.
Quand je suis passée au troisième étage, j'ai eu Soeur Marie-Thérèse, puis elle est partie enseigner à Brugelette.
Ensuite, nous avons eu Soeur Michèle-Marie comme maîtresse de dortoir. Elle nous donnait mathématiques. Elle ne supportait pas quand on toussait. Mimi ROUELLE a été mise sur le palier pendant tout un temps, jusqu'à ce que ses crises de toux cessent.
A 5 H 35, nous nous levions : on avait juste le temps de se préparer en vitesse. Chacune disposait d'un broc d'eau et d 'un bassin pour se laver. Il fallait vite aller vider notre eau avant de descendre, faire notre lit, et en route pour la chapelle où la messe commençait à six heures. Cette messe matinale, on la vivait ou on la subissait, car la plupart du temps, on s'y endormait de froid ou de sommeil.
Après, nous allions au réfectoire où Soeur Marie-Paule nous lisait la méditation. Elle était très sévère, et dès qu'on faisait un peu trop de bruit,- car tout cela devait se faire en silence -, elle agitait sa sonnette et criait :"Mesdemoiselles !". Elle nous lisait des passages... Je ne sais plus, je n'ai rien retenu de tout cela.
On attendait que cela passe, tournées vers la chaire, et après on pouvait déjeuner et parler un petit peu. Juste après le déjeuner, nous pouvions aller en récréation. Celle-ci était suivie par une étude d'une demi-heure pour nous permettre de revoir nos cours. Puis les cours commençaient enfin.
Le week-end, c'était la même chose, mais nous n'avions pas de cours. On écrivait,on faisait sa correspondance, on se mettait en ordre pour la semaine, on lisait les livres de la bibliothèque... le temps passait comme cela.

Les études...

Pour pouvoir entrer en première normale, nous devions passer un examen d'entrée qui avait lieu durant les huit premiers jours. Toutes les nouvelles étaient séparées du groupe. Celles qui avaient suivi les cours à l'Enfant-Jésus ne devaient pas passer cet examen car on savait ce qu'elles avaient appris. Je me suis retrouvée avec Marie-José PAULET, Isabelle TONDEUR, Bebeth PIRSON, Odette LETROYE... nous étions fort isolées pendant la cession d'examens.
Une fois l'examen terminé, nous sommes arrivées dans cette classe de première normale. On m'a assigné une place à côté d'Elisabeth LAURENT (3). Le hasard a voulu qu'on se retrouve. C'est là qu'est née notre amitié.
A ce moment-là, est né aussi un contact très spécial avec Marie-José PAULET qui avait passé la série des examens avec moi et avec laquelle je m'étais bien entendue durant la cession. Mais nous nous sommes perdues de vue après la guerre.
Quand je suis arrivée à l'Enfant-Jésus, il y avait encore des religieuses qui avaient connu maman, soit comme professeur, soit comme élève. Inutile de vous dire que j'étais un peu choyée par elles, car maman leur avait laissé un très bon souvenir.
Et le premier dimanche, j'étais en train d'écrire à mes parents, quand soudain, les grosses larmes sont arrivées. Une des religieuses, qui avait connu maman, m'a appelée pour me consoler.

Les cours enseignés...

Soeur Michèle-Marie nous donnait mathématiques. Je dois dire que j'ai un peu perdu mon temps à Nivelles. Je venais de l'Athénée de Neufchâteau où j'avais vu quatre livres de géométrie. Quand je suis arrivée à l'Enfant-Jésus, on a recommencé le premier. Même chose pour les cours d'algèbre.
En français, nous avions Soeur Dominique-Marie.
J'avais eu une excellente formation et je n'ai jamais eu de problèmes ni pour l'orthographe, ni pour la grammaire, ni pour les rédactions...
En flamand, c'était le bouquet, car j'avais eu à Neufchâteau un professeur incroyable : Gantois d'origine, il nous avait appris énormément.

A l'Enfant-Jésus, j'ai eu Soeur Flavie (4), elle était excellente, mais on a tout recommencé à zéro. Elle disait toujours aux autres : "mais Renelde a eu un "professeur" pour lui apprendre le néerlandais".
Je n'apprenais rien de nouveau à l'Enfant-Jésus ! La preuve en est, que je suis tombée malade à la Pentecôte de la première année. J'ai fait une très mauvaise angine. J'ai été mise à l'infirmerie en même temps qu'Isabelle TONDEUR. Cette angine a dégénéré en otite. Je suis rentrée à la Pentecôte, malade, et je n'ai pu revenir à l'Enfant-Jésus avant quinze jours.
Je suis arrivée affaiblie à l'Enfant-Jésus, et je me suis retrouvée en session d'examens sans avoir ouvert un livre, car je n'avais rien ramené chez moi.
J'ai passé mes examens, et j'ai très bien réussi partout, sauf en religion. Pourquoi ? Parce que j'étais passée du diocèse de Namur à celui de Malines, et le cathéchisme n'était pas tout à fait le même.
Je ne savais donc pas répondre exactement aux questions. De plus, je venais d'une école laïque. Cela ne m'a pas empêchée de sortir première de classe, alors que je n'avais rien revu. J'ai donc vécu sur mon acquis.
J'expliquais les mathématiques aux autres, et cela durant toutes mes études. Des fautes dans mes dictées, j'en ai rarement eues, et pourtant, à partir de la troisième normale, elles étaient plus difficiles.
J'ai terminé l'école normale en 1935.

Le régendat scientifique...

J'avais suivi, en même temps que la troisième normale, les cours qui permettaient de présenter l'examen d'entrée au régendat. A ce moment-là, il y avait une année préparatoire. Il fallait réussir l'examen devant jury pour être admise à faire son régendat. Je suivais donc les cours durant mes heures de fourche.
J'ai passé l'examen à Bruxelles, aux Dames de Marie, parce que les écoles étaient condensées pour déranger le moins de jury possible.
J'ai réussi l'examen, mais j'ai quand même fait la quatrième normale.

Puis, j'ai commencé le régendat scientifique. J'étais la seule de ma classe à continuer. Je me retrouvais avec Anna HADLEY (5), Suzanne CRESPIN et deux élèves venant de l'Enfant-Jésus d'Etterbeek.
Nous étions trois en scientifique, et elles étaient quatre en littéraire.

Mes débuts dans la profession...

En 1937, on ne trouvait pas facilement des places. La mère supérieure (6) avait reçu de Bruxelles une convocation. Un couvent de la rue Guimard demandait une régente scientifique. Comme j'étais la plus ancienne et que maman avant moi, avait fait ses études à Nivelles, elle m'avait proposé cette situation. A ce moment-là, les parents de Suzanne CRESPIN étaient en Roumanie. Elle savait que si elle ne trouvait pas une situation avant de partir, elle ne pourrait vraisemblablement pas revenir en Belgique après les vacances.
C'est pourquoi je lui ai laissé la place. Comme deux places se sont libérées, elle y est allée en même temps que Paule de JONKER. Elles ont commencé tout de suite à enseigner là.
Quant à moi, le temps passait, et un beau jour, en m'adressant à Nivelles, j'ai reçu une invitation à me présenter à Bastogne, chez les Soeurs de Notre-Dame. J'y suis allée avec maman, pour voir la directrice et je suis rentrée à Bastogne, pour y enseigner les mathématiques dans l'enseignement technique et professionnel. J'y suis restée jusqu'en 1941. Mais à cause de la guerre, on y était affreusement mal nourris, malgré tout ce qu'on devait apporter.
Alors maman m'a dit : "reste à la maison, on verra bien !".
Coup de chance, on m'a proposé une place à l'Athénée de Neufchâteau où j'ai dû enseigner la gymnastique. Comme j'étais une ancienne, ils n'ont pas tenu compte de mes diplômes de l'école libre. J'y suis restée jusqu'à mon mariage en 1945, puis nous sommes venus habiter Bruxelles.
Après, j'ai enseigné par épisodes.

Nous habitions, à ce moment-là, à Jette, et un jour, je rencontre à la droguerie, un professeur de Bastogne qui habite à deux pas de chez nous. Elle enseignait les mathématiques au Sacré-Coeur de Jette. Deux jours plus tard, elle sonnait à ma porte pour me dire qu'ils avaient des problèmes à l'école, car une de leurs institutrices de primaires faisait une appendicite, et il n'y avait pas moyen de lui trouver une remplaçante.
J'ai donc demandé à mon mari si je pouvais faire cet intérim car j'étais encore très docile à ce moment-là.
Je suis partie enseigner à une troisième primaire. J'y suis restée le temps de la convalescence. Une mère du Sacré-Coeur venait écouter mes leçons. Tout se passait très bien.
Après cela, la directrice m'a annoncé qu'un cours de mathématiques et de commerce ne pouvait s'ouvrir car on manquait d'une enseignante. J'ai pris la classe, mais je me retrouvais alors au niveau des humanités. Une mère du Sacré-Coeur venait assiter à toutes mes leçons. A cette époque-là, l'enseignement n'était pas subsidié, et les enfants payaient la totalité de leurs études. Les religieuses n'avaient pas de diplôme, ni de formation.
Ces dames étaient issues de la bonne société. On leur demandait de donner des cours.
Cette religieuse avait eu la franchise de me dire : "je viens pour prendre des leçons...".
Après cela, j'ai été transférée dans une autre classe où elles étaient insupportables. C'étaient des filles de quatorze ou quinze ans, de la noblesse des environs. Très mal élevées, j'ai dû plusieurs fois les remettre à leur place. A ce moment-là, j'attendais mon premier enfant. Elles ont été très gentilles quand elles s'en sont aperçues. Quand je devais écrire au tableau, il y en avait toujours une qui se présentait pour le faire à ma place.
J'ai quitté cet emploi en juillet et Etienne est né en novembre.
A la fin de l'année, la directrice m'a appelée pour me dire que je pouvais enseigner tant que je le voulais dans son établissement.

Mais comme j'attendais Etienne, j'ai dit non et je n'ai pas continué.
Voici donc mon épisode Sacré-Coeur terminé.
Les années ont passé. Etienne et Christine sont nés.
Quand ma fille était en troisième primaire, j'ai recommencé à enseigner, suite à un concours de circonstances très marrant.
Etienne était à l'école primaire. C'était un drôle de gamin.
Quand il avait décidé quelque chose, il fallait que ce soit fait. Il me disait : "Mon maître a dit de lire une fois !".
On pouvait se couper en quatre, il n'aurait pas lu deux fois.
Un jour, je l'avais rendu furieux car je voulais lui faire répéter ses leçons. Il m'a crié :"ça, c'est mon maître et toi tu n'es que ma maman. D'ailleurs, tu n'as pas de diplômes !".
Je lui ai donc sorti mes diplômes d'institutrice et de régente.
Il était assez malin que pour se rendre compte de ce que c'était.
Le lendemain, il en parlait avec son instituteur.
Quelques jours plus tard, la directrice vint me trouver car une classe allait se trouver sans professeur.
Ils ne trouvaient personne pour remplacer l'institutrice partie en congé de maternité.
J'ai donc accepté de faire l'intérim. Je suis partie enseigner dans une autre école, car il était préférable pour moi de ne pas enseigner là où se trouvait ma fille.
D'intérims en intérims, j'ai fait plus d'une année. Cela a été merveilleux, car je retrouvais enfin l'école primaire.
A la fin de l'année, j'ai fait une exposition sur les voyages scolaires de la classe, et sur les travaux manuels.
Toutes les mamans sont venues me demander si je reviendrais l'année suivante. Et cela a été de classes en classes la même chose. J'aurais dû, à ce moment-là, passer l'examen linguistique pour pouvoir enseigner le flamand, ce qui était obligatoire dans les écoles comme Jette (7).
Je n'ai pas voulu me replonger dans les livres, car cet examen n'était pas facile pour les francophones, contrairement à celui des flamands.

C'est donc à ce moment-là que mon expérience enseignante a été terminée. Mais celle-ci m'a apporté autant à moi qu'aux autres.

L'enseignement dans ma famille...

Etienne ne s'est pas du tout dirigé vers l'enseignement, mais Christine a fait une licence en mathématiques, et elle enseigne cette discipline à l'école des Pagodes.
Il y aura donc encore une génération d'enseignants dans la famille. Il faut dire que ce virus a atteint presque toute la famille. Pas mon mari, qui se trouve tout à fait de l'autre côté de la barrière, mais mon frère, ma belle-soeur, mon neveu, papa, maman.
Dans la famille de maman, au niveau de mes grands-parents, il y avait seize enseignants, pas plus loin que les cousins germains, au niveau de la famille toute proche. Un véritable virus !

Mes contacts avec les élèves de l'Enfant-Jésus...

Mes souvenirs s'estompent comme les souvenirs d'un temps heureux, car nous étions jeunes et que les amitiés se liaient rapidement.
Quand je suis arrivée à l'Enfant-Jésus, nous avions pris le train très tôt, maman et moi. Au départ, papa avait pleuré car il savait qu'on ne se reverrait pas avant longtemps.
En arrivant à Nivelles, j'avais le coeur gros. Maman m'avait installée, puis elle avait dû repartir vers 3 H 00. Je m'étais donc retrouvée toute seule dans cette grande maison inconnue.
Je me souviens être descendue de l'escalier des dortoirs à l'escalier qui descendait au réfectoire. Je pleurais.
Elisabeth LAURENT montait l'escalier (3). Elle m'a demandé pourquoi je pleurais et dans quelle classe je rentrais.
Nous avons vu que nous rentrions toutes les deux dans la même classe. Comme elle avait fait toute son école moyenne là,

elle m'a dit : "ne t'en fais pas, on s'amuse bien. Tu verras, cela ira !".
Et c'est de là que débute notre amitié qui dure toujours.

Mes contacts avec les élèves et leurs parents...

Il faut faire une différence entre mes périodes d'enseignement. A Bastogne, c'était un pensionnat. C'était un peu le même système qu'à Nivelles : très peu d'externes. De ce fait, on avait très peu de contacts avec les parents. J'ai eu quelques contacts avec des gens de Bastogne. Tandis qu'à Jette, j'ai eu plus de contacts avec les parents. Pourquoi ? Parce que sur le chemin du retour, je rencontrais quelques mamans et nous discutions. Mais j'ai toujours eu un contact excellent avec les mamans.

Les contacts avec les collègues, la direction, l'inspection...

Quand je suis arrivée à l'Athénée de Neufchâteau, beaucoup de professeurs m'avaient donné cours quand j'étais en moyenne. Quand je suis revenue, ils m'appelaïent Renelde et j'étais toujours un peu leur élève.
Avec les autres professeurs, cela a toujours été très cordial et amical. Le préfet était très gentil avec moi.
J'ai parfois eu quelques disputes à propos d'une histoire ou l'autre, mais c'était très amical.
A Jette, la directrice était très cordiale. Au Sacré-Coeur, c'était plus distant, je n'ai vu la directrice qu'à la fin de l'intérim.

Mes élèves dans leur famille...

A Neufchâteau, les parents s'occupaient et se préoccupaient des études de leurs filles car généralement, elles continuaient des études. Les parents veillaient à leur donner un maximum d'instruction.
A Jette, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues car je ne

suis pas restée assez longtemps. Je sais juste qu'il y en a une qui fait partie du ballet de Béjart.
Déjà, à ce moment-là, elle suivait des cours. Tous les soirs, sa maman lui apportait son sac avec son petit tutu, ses chaussons, et elle partait à ses cours.
Mais les autres, je les ai un peu perdues de vue. Pendant la guerre, j'assurais des surveillances à Neufchâteau. Je commençais à 6 H 30. J'accueillais les élèves au fur et à mesure de leur arrivée. Le premier train arrivait en gare à 6 H 30. Il fallait donc que je sois là. Le préfet était tracassé de savoir que c'était une jeune enseignante qui allait assurer l'étude du matin. En hiver, il faisait très froid. Ils arrivaient à pied de Longlier, ce qui faisait quand même une bonne demi-heure de marche.
Une fois ou deux, le préfet, qui habitait l'établissement, est arrivé en peignoir pour voir si les enfants étaient sages. J'ai heureusement toujours eu de la chance car ils s'amusaient toujours un peu à ces études. Alors, je m'amenais tranquillement derrière eux. J'attendais qu'ils m'aperçoivent, sans rien dire, surpris, ils arrêtaient tout de suite.
Une fois, j'ai eu un gros chahut : ils se sont tous mis à chanter. Que vouliez-vous que je fasse ? J'ai attendu qu'ils s'arrêtent.

<u>Organisation de la transmission du savoir...</u>

A Bastogne, j'enseignais dans une école professionnelle. J'ai dû préparer tout un cours de technologie se rapportant à la couture.
J'ai également dû préparer tout un recueil de problèmes adaptés à l'école et à l'enseignement que je donnais.
Pour les cours d'économie domestique, on avait une cuisine équipée comme un petit ménage.

NOTES

(1) Le chemin de fer avait été refoulé de Neufchâteau pour des raisons d'insalubrité. La gare se trouvait donc à Longlier.

(2) A Warmy-Fontaine, le maman de Renelde était la seule institutrice pour toutes les filles.

(3) Elisabeth LAURENT avait consolé Renelde le premier jour de la rentrée, alors que celle-ci pleurait le départ de sa maman pour Neufchâteau.

(4) Soeur Flavie était une ancienne compagne de la maman de Renelde.

(5) Anna HADLEY a fait des humanités classiques.

(6) La mère supérieure à cette époque-là est Mère Marie-Léonie.

(7) Jette se trouve dans l'agglomération bruxelloise. En raison de la loi "Gilson" sur l'emploi des langues, il devient donc nécessaire de connaître le néerlandais pour continuer à enseigner dans une école à majorité néerlandophone.

NELLY LECLERCQ

Interviewée le 4 avril 1986

Fiche d'identité :

Nelly LECLERCQ, née le 31 juillet 1916 à Morlanwelz.

Ma petite enfance...

Je m'appelle Nelly LECLERCQ, je suis née à Morlanwelz. Ma famille comprenait mes parents et mes deux frères. J'ai malheureusement eu le malheur de les perdre tous les deux, l'un à quatre ans, et l'autre à l'âge de vingt ans, alors que j'avais mon diplôme d'école normale depuis un mois. Ce deuil a changé véritablement ma vie; j'étais tout à fait déroutée. Mes parents étaient écrasés par le chagrin. Mon frère faisait ses études au collège de Binche. Il y était connu comme un élève très gai, très ouvert et très communicatif. Tout le monde l'aimait. Cela a été terrible quand il est mort.
Mais je suis née ici-même, dans la maison voisine. Les deux maisons avaient été construites par mes arrière-grands-parents, qui étaient commerçants. Ils étaient originaires de Binche et étaient venus s'établir dans cette région de cimenteries et de charbonnages, où ils vendaient absolument de tout, et avaient jusqu'à un débit de boisson. Ils ont donc fait bâtir plusieurs maisons qui sont restées jusqu'à aujourd'hui dans la famille.
J'étais l'aînée des trois enfants. La soeur de maman, qui était célibataire, me prenait chez elle, où elle vivait avec mon oncle, également célibataire. Donc, au lieu de vivre avec mes parents, je vivais avec le frère et la soeur de maman.
J'ai donc vécu dans l'autre village. J'ai gardé des amies et un très bon souvenir de ce moment-là.
Ce petit village domine la région, et l'on se croirait dans les Ardennes. J'y vivais donc un peu retirée, et loin de mes deux frères, ce qui me donnait un caractère un peu égocentrique, parce que je n'avais pas assez de contacts avec ma famille.

Mon école primaire...

J'ai débuté ma scolarité dans une petite école proche du domicile de mes oncle et tante. Mais c'était un village fort rouge et socialiste. Les petites avaient une attitude et des idées que je trouvais formidables. Je devenais très remuante. Mes parents ont décidé qu'il serait bon de me retirer de l'école primaire communale. Elle était pourtant tenue par des amis de mes parents qui avaient été élevés chrétiennement. Ils avaient fait des études, et ils avaient ouvert cette école dans le village socialiste, mais le contact avec les autres enfants ne me convenait pas.
Mes parents m'ont donc placée à l'école des soeurs de Leval. C'était évidemment un tout autre climat. Je me suis sentie un peu perdue. J'ai eu quelques difficultés au début; ensuite, je me suis rattrapée. Ce que j'ai trouvé curieux, c'est que je suis arrivée là-bas en quatrième primaire et à ce moment-là, nous étions quatorze élèves. En sixième primaire, nous n'étions plus que six élèves.

Et après les primaires...

Quand j'ai eu terminé mes études primaires, mes parents ne m'ont pas mise à l'école moyenne, car ils ne voulaient pas que je prenne le train, et il n'y avait pas moyen de faire autrement. Je suis donc restée chez les soeurs qui faisaient un quatrième degré et qui , en même temps, avaient ouvert l'école normale gardienne. Les élèves qui commençaient ces études n'étaient pas tellement nombreuses.
Dès lors, comme il n'y avait plus d'élèves avec moi, j'ai été placée avec toutes ces filles de quinze ans, alors que je n'en avais que douze.
Au début, j'ai eu quelques difficultés, car il est plus facile quand on est plus âgé de paraître plus fort.
A ce moment-là, je ne savais pas ce que j'allais devenir, ni ce que j'allais faire, mais je disais toujours : je ne serai ni couturière ni fermière.

Ma mère tenait un petit atelier de couture. Je la voyais travailler tard sans avoir jamais fini. J'avais des amis dont les parents étaient fermiers. Je trouvais qu'ils menaient une vie très spéciale, mais je n'en voulais pas.
A quinze ans, j'ai essayé de suivre des cours de commerce. Les soeurs croyaient que j'allais faire des études d'école gardienne, car il me suffisait de continuer, mais je n'aimais pas les petits. J'aurais voulu donner cours à des plus grands. Maman m'a alors dit que j'irais à Nivelles. Nous avons pris des renseignements. J'aurais pu aller à Gosselies qui était plus proche, mais mes parents ne le désiraient pas car ils pensaient que je reprendrais mes habitudes d'enfant, en imitant les côtés négatifs de mes condisciples. Or, tous les enfants de la région allaient à Gosselies. Je suis donc partie à Nivelles.

Mes études de normalienne à l'Enfant-Jésus...

Je n'avais pas fait de moyennes. Quand je suis arrivée à Nivelles, j'étais terrorisée.
A l'entrée, se trouvait soeur Anne-Josèphe. C'était un véritable cerbère. Maman m'a inscrite, mais je ne faisais pas beaucoup d'effet. La soeur Directrice m'a confiée à soeur Marie-Emilie pour visiter l'établissement (1).
Nous rentrions une fois par mois chez nous. Nous portions un uniforme qui n'en était pas vraiment un, car on pouvait mettre des vêtements de couleur, à condition d'avoir un grand tablier noir fermé, de sorte que nous étions toutes habillées en noir.
Comme je n'avais pas fait de moyennes, je devais suivre des cours que les autres n'avaient plus. Le jour de la rentrée, les nouvelles ont dû passer des examens. Voilà qu'on me pose des questions sur l'histoire de Belgique alors que je ne l'avais jamais étudiée mais que j'avais vu l'histoire d'Egypte.

Comme je savais très peu de choses, je me suis mise à pleurer, car j'avais aussi des difficultés en géométrie et en néerlandais où je savais très peu de choses.
A la proclamation des résultats, on m'a annoncé que j'étais bien classée.
En première normale, nous étions quarante. Il y en avait quelques-unes qui faisaient leurs humanités. Elles étaient tellement peu nombreuses qu'elles suivaient les cours avec nous car beaucoup pouvaient être donnés aux deux sections.
Elles avaient latin et grec pendant que nous avions dessin, chant, couture,...
Soeur Flavie donnait néerlandais. Nous tremblions devant elle car elle était une vraie terreur. Elle nous faisait traduire un petit livre. Je ne comprenais pas bien ce qu'elle disait. Mais quand je suis sortie de l'Ecole normale, j'ai juré que je ne dirais plus un mot de flamand de ma vie.
Elle venait avec un petit livre dont on devait dire des extraits par coeur. Quand on se trompait, elle nous disait : "Ah ! Pourtant, ce petit mot, il me le faut absolument, car il est si beau. Il a tant de valeur !".
Et la rédaction, c'était le comble ! Je faisais une rédaction en français, puis je traduisais avec mon dictionnaire. Le tout était rempli de fautes, et je ratais chaque fois. Il fallait donc que je fasse les corrections. Comme je les faisais mal, j'accumulais les moins.
Par contre, j'étais une des premières en chant. Je prononçais très bien les chants latins, et voilà que soeur Flavie s'était imaginée que cela irait mieux si je chantais en flamand. Mais j'avais tellement peur que cela n'allait pas mieux. Finalement, je ne perdais plus mon temps, j'en faisais un petit peu, puis je passais à autre chose.
En mathématiques, c'était soeur Michèle-Marie.
Nous étions isolées de l'extérieur. Il nous était interdit d'introduire le moindre journal. Mais au moment du début de la démocratie chrétienne, un des démocrates s'appelait Bodart.

Je ne sais pas comment cela se faisait, mais soeur Michèle-Marie était emballée pour lui. Alors, quand on n'avait pas envie d'avoir cours, on lui parlait de politique, et toujours, elle en arrivait à nous parler de Bodart. A l'examen, elle nous posait des questions de réflexion. J'avais peu de mémoire. J'étais donc très contente de devoir agir sur des questions de raisonnement car c'était mon point fort. J'ai toujours trouvé qu'il était plus intéressant de réfléchir, et que la mémoire était réservée aux baudets.
C'est une lacune que je n'ai jamais pu corriger, et aujourd'hui encore j'ai très peu de mémoire.
Mes parents ont fait un effort pour me mettre à l'Enfant-Jésus, car ils n'étaient pas riches. Ils se demandaient si je réussirais. Voilà que la première année, j'étais la quatrième. L'aumônier habitait dans une petite maison au bout du jardin. Il était très vieux et nous enseignait le cathéchisme de Malines. Des autres mots pour dire la même chose (2). Je me trouvais fort ennuyée, puisque je ne savais rien réciter par coeur des leçons du livre. Puis il est tombé malade et nous avons eu un professeur qui était à la retraite. IL donnait des cours merveilleux car il n'entassait pas la matière. Je ne sais pas si les autres ont pris le cours de religion au sérieux, comme moi, mais il nous éduquait vraiment pour nous apprendre quelque chose.
Le cours de français était donné par soeur Gertrude. Nous l'adorions. Elle était littéraire et historienne jusqu'au bout des ongles, à tel point que quand il venait un inspecteur d'histoire, il restait des heures après l'inspection d'histoire pour discuter de points historiques avec elle.
Chaque groupe qui arrivait en dernière année avait droit à une conférence,et on l'applaudissait car c'était magnifique.
Soeur Marie-Thérèse nous donnait des cours de sciences.
Elle était très bonne et très gentille, mais manquait un peu d'autorité. Pour mon premier cours de chimie, je ne comprenais rien. Je n'avais pas fait mes moyennes, mais il fallait des bases malgré tout.

En mathématiques, pour les quatre ans, nous devions savoir les quatre livres de géométrie et un abrégé de trigonométrie.
Si je me débrouillais bien en géométrie avant de commencer l'école normale, par contre, je manquais de bases.
Dans les livres, les théorèmes se basaient sur des chiffres.
Or, il était plus clair pour moi d'expliquer à partir des lettres, car j'avais moins de difficultés à suivre.
Mais je n'ai jamais été aidée par personne.
Pour obtenir son diplôme, on devait donner une leçon dans chaque branche.
En 1935, les soeurs nous ont proposé de passer l'examen colonial. Quatre filles de la classe se sont décidées à le passer : Renelde, Elisabeth, Germaine et moi.
Nous avons étudié, et nous nous sommes réunies pour confronter nos connaissances car nous n'avions qu'un seul programme.
Il y avait des classes au sous-sol; on les appelait les salles des cours particuliers car on y donnait des cours un peu particuliers comme la musique, la peinture, le dessin...
Sans faire de bruit, nous courrions au dortoir chercher des biscuits et des petites douceurs. Nous en avons eu des fous rires dans ce petit local.
Vous vous rendez compte : on ne vous laisse jamais rien faire, et soudain vous vous retrouvez sans surveillance dans un petit local.
L'examen était national. Pour la Wallonie, il y avait l'école normale, les régentes et les humanités. Nous avons passé cet examen à l'Hôtel de Ville de Nivelles.
Je dois dire que j'adorais la géographie et le dessin.
Par la suite, à la proclamation des résultats, je me suis retrouvée deuxième sur les quatre de l'Enfant-Jésus. Puis, nous avons été appelées à Bruxelles, au Ministère des Colonies.
Il fallait quatre-vingt pour cent pour être admise et voilà que trois d'entre nous étaient appelées. Il y avait vingt-trois prix et j'étais le vingt-cinquième. Mon oncle, qui se trouvait à la remise des prix, entend dire mon nom. Il est donc allé

chercher le palmarès à la fin de la proclamation. J'étais la vingt-cinquième sur toute la Wallonie.

Mes débuts dans la vie professionnelle...

Je n'ai pas trouvé de place tout de suite car c'était la crise en 1935, et les places n'étaient pas nombreuses.
J'ai commencé à enseigner dans une petite école où j'avais vingt élèves en première et quinze en deuxième. Cette école fonctionnait par niveaux : première et deuxième, troisième et quatrième, cinquième et sixième.
Ce n'était pas facile, car je devais apprendre à lire à vingt d'entre elles. Les leçons ne pouvaient pas dépasser vingt minutes, car au-delà, les élèves n'arrivaient plus à se concentrer, surtout si jeunes.
Pendant ce temps-là, il fallait occuper les autres. J'avais des enfants de mineurs et d'ingénieurs; la population était fort mélangée. Beaucoup d'entre elles n'étaient pas très intelligentes.
Parfois, j'avais des élèves qui étaient beaucoup plus âgées que les autres. J'agissais avec ces enfants comme on avait fait avec moi à l'Enfant-Jésus. Tout ce que je faisais avec elles, je le faisais toujours en rangs : je plaçais les grandes au bout du rang, comme cela, je voyais où se terminait ma classe.
Pendant deux ans et demi, j'ai eu une double classe. Il n'y avait pas moyen de dédoubler car l'école ne comprenait pas suffisamment d'élèves.
Il n'y avait pas autant de congés qu'aujourd'hui; je ne sais plus combien de demi-jours on avait. Les semaines scolaires ne s'organisaient pas comme aujourd'hui. On est sorti à un moment donné vers 15 H 30; puis beaucoup plus tard, on a eu congé le samedi après-midi, puis le mercredi après-midi. C'est quand les parents ont commencé à partir tout le week-end, que nous avons eu congé le samedi matin.

J'ai eu un deuxième intérim en deuxième année. On avait nommé une demoiselle de Binche, qui s'adressait aux enfants comme à des avocats. Elle n'était pas faite pour l'enseignement.
D'ailleurs, après, elle est allée à l'université. Les Italiens ne comprenaient pas ce qu'elle disait.
Les parents faisaient leur possible, mais ils savaient qu'après, leurs garçons iraient à la mine et que leurs filles iraient à l'atelier. Elles avaient parfois quatorze ans en troisième année.
Je donnais cours en deuxième année, et quand de nouveaux étrangers arrivaient pour travailler en Belgique, parfois leurs enfants étaient en âge d'aller en cinquième ou sixième primaire, mais ils ne comprenaient pas la langue. Je les prenais donc dans ma classe pour leur apprendre à lire et à compter, et puis ils retournaient dans leur année.
Par la suite, j'ai fait toutes les années.
C'est la sixième que j'ai préférée parce que je pouvais avoir des discussions avec elles. Elles m'aimaient bien. Parfois, elles ne voulaient pas travailler, alors je leur disais : "Ecoutez, je vais vous donner cours, mais si vous ne voulez pas, alors je ne peux rien faire !".
Les étrangères avaient plus de maturité, et cela marchait chaque fois; elles se mettaient à travailler. Chaque enfant est doué pour quelque chose. Il faut trouver ce pour quoi il est doué, pour pouvoir alors le mettre en valeur. Il vous sera reconnaissant car vous avez pu le toucher.
La directrice était une religieuse, mais il y avait eu des histoires, alors elle est partie. Il y a eu un directeur pour les garçons et pour les filles.
Puis, il est tombé malade. Il fallait donc quelqu'un pour le remplacer en intérim. J'ai été désignée parce que j'étais la plus ancienne. Mais je n'y étais pas préparée, parce que je devais diriger des garçons et des filles, alors que les soeurs n'avaient elles, que des filles. Puis, je devais diriger des instituteurs et des dames, si bien qu'à la fin de l'année, j'ai pris ma pension car j'avais droit à deux ans et demi de congés.

Comme je devais réellement me reposer, je n'ai pas hésité à prendre ma pension.
Depuis dix-sept ans, je ne professe plus. Au début, cela me semblait drôle, mais seule ma sixième année me manquait, car il y avait eu un trou entre les deux, et ce n'était pas la même chose.
Comme j'étais également musicienne, je me suis engagée à jouer de l'harmonium le dimanche, et depuis, je joue toujours.

Mes contacts avec les condisciples de l'Enfant-Jésus...

Nous nous levions vers 5 H 30. A 6 H 00, nous étions à la messe et à 7 H 00, au déjeuner. Les cours commençaient vers 8 H 00 du matin et se terminaient vers 17 H 00.
Après le souper, nous allions au petit salon où on se réunissait pour parler. Je me trouvais dans un groupe qui n'étudiait pas beaucoup. C'est normal, c'était toutesles têtes de la classe. Il y avait Renelde,...
Dans l'autre groupe, la mentalité était différente. Par rapport aux autres, je ne rangeais pas assez bien mes cours. Je ne m'organisais pas assez bien. Le soir, l'autre groupe travaillait alors que nous parlions.

Mes contacts avec mes élèves et leurs parents...

Quand j'ai commencé à enseigner, j'avais vingt ans, et j'étais très sévère car j'avais peur.
Je n'ai pas eu de difficultés parce que j'avais surtout des enfants de mineurs. Bien souvent, je ne voyais pas leurs parents.

Mes contacts avec la direction...

Je ne me suis pas mariée, car quand je suis arrivée à l'école, je remplaçais une religieuse car il y en avait de moins en moins. Elles n'acceptaient pas les femmes mariées. Alors j'ai signé un contrat où j'étais acceptée en tant que demoiselle, et si je me mariais, mon contrat était résilié.

Or, mes parents avaient fait des sacrifices pour que je puisse faire mes études, puis il y avait eu la guerre. Perdre ma place, cela aurait été une catastrophe. Or, j'adorais l'enseignement. Alors, je ne me suis pas mariée, car j'avais trouvé ma vocation. D'ailleurs, les soeurs n'avaient pas tort, car une femme mariée, qui a une famille, a d'autres problèmes et n'est peut-être pas si disponible.

Organisation de la transmission du savoir...

J'ai introduit la méthode de lecture globale comme on l'avait étudiée à l'Enfant-Jésus. On partait de la phrase pour arriver au mot.

NOTES

(1) Soeur Marie-Emilie connaissait la famille de Nelly LECLERCQ car elle était originaire de cette partie du pays.

(2) Chaque diocèse dispose d'un catéchisme différent.